Racine et les tragiques Grecs

Autor(en): **Bonnard, André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **14 (1939-1940)**

Heft 2

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870040

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

RACINE ET LES TRAGIQUES GRECS

Racine adolescent emporte dans les bois les tragédies de Sophocle et d'Euripide ; il les lit avec délices ; il les sait presque par cœur. Un écolier, dans les pages d'un livre de classe, entend une voix à la fois neuve et familière. Une vocation naît. A l'appel de la Tragédie Racine répond.

Rencontre singulière. Le tragique de Racine — le sentiment qu'il a de la condition menacée de l'homme dans le monde — semble moins s'inscrire au terme d'une série française : Jodelle, Garnier, Corneille, qu'il ne trouve sa place exacte et comme attendue au point d'achèvement de la courbe grecque : Eschyle, Sophocle, Euripide.

* * *

Je ne me propose pas, Mesdames et Messieurs, de mesurer une influence, d'énumérer des emprunts, de dire ce que Racine doit à ses maîtres grecs. Il me plairait davantage, apportant au poète de Phèdre l'hommage que ce jour réclame, de dire — mais le propos serait paradoxal — ce que la tragédie grecque doit à Racine.

Qu'on lise *Bajazet* ou *Bérénice* après *Agamemnon*, *Œdipe* ou *Médée*, Racine semble reprendre, sur les traces d'Euripide, la quête ouverte par Eschyle. Comme ses aînés grecs, il pose au centre de son drame la créature humaine battue de passions et de catastrophes. Mais d'où vient que nous goûtons à cette image un plaisir plus aigu ? Le tragique n'a-t-il pas soudain je ne sais quel accent plus pur, dépouillé de tout accompagnement héroïque ou pathétique, de toute résonance religieuse et morale ? Si Racine porte l'image tragique à ce point où elle s'offre au spectateur, non pas certes plus éclatante ou vêtue de douleur plus somptueuse, mais réduite à sa nudité parfaite — que dire ? Y a-t-il encore un débiteur ? Lequel des deux doit le plus à l'autre, l'élève au maître qui l'instruit ou le maître au disciple qui l'accomplit ?

Certes le drame d'Eschyle et de Sophocle est sombre. Jeté dans l'existence comme dans un terrain miné par les dieux, pris dans l'engrenage des fatalités héréditaires, le héros de la vieille tragédie grecque est surtout menacé par sa propre grandeur. Les cimes du courage, de la clairvoyance, de l'amour attirent la foudre des dieux. La hache d'une femme est réservée au vainqueur de Troie ; le pilori du Caucase attend le bienfaiteur de l'humanité. La perfection de l'homme — comble d'intelligence, d'énergie, de dévouement civique — est, en la personne d'Œdipe innocent, assassinée par les dieux. Plus l'homme croît en pure humanité, plus il se heurte au refus du monde de tolérer vivante la créature humaine épanouie dans la noblesse de sa nature. La mort rayonne dans l'ancienne tragédie d'un éclat splendide et violent. Seule porte ouverte à l'honneur du soldat, à l'élan de la tendresse et de la foi : le suicide d'Ajax, la pendaison d'Antigone. Ce couperet de toute grandeur humaine, tel est le tragique d'Eschyle et de Sophocle.

Cependant, dans ce drame obscur où l'homme affronte l'hostilité de l'univers, des lueurs veillent. Contre la rigueur du tragique les deux vieux poètes dressent un recours. Le héros d'Eschyle sait qu'au delà des catastrophes et des pièges du destin la Justice règne. Un seul juste au terme d'une race criminelle — Oreste aux mains souillées et au cœur pur — suffit pour que soit rompue la chaîne de la fatalité. A la limite du monde créé par Eschyle, le destin s'accomplit en justice, le tragique recule devant la Providence. Dans un univers plus insondable encore, les plus grands des héros de Sophocle — Œdipe, Antigone — au tragique qui dévaste leur existence répondent par l'affirmation d'une autre existence : la Sainteté divine. S'il faut que Dieu, pour laver la souillure que les crimes involontaires d'Œdipe ou la sagesse bornée de Créon ont mise sur la cité, efface Œdipe et Antigone — Antigone offre sa vie en témoignage de la sainteté des lois divines, Œdipe aveugle proclame la sainteté du seul Voyant. Le tragique de Sophocle trouve sa limite dans l'acte d'adoration du héros envers l'Ordre étranger qui le frappe.

Ainsi le tragique qui, dans le drame d'Eschyle et de Sophocle, presse l'homme de menaces si dures est à son tour investi par un ordre de justice ou de sainteté. Dans cet ordre le héros réussit à s'insérer. Ayant reconnu entre sa propre noblesse et la réalité cachée du monde il ne sait quelle mystérieuse correspondance, il emploie sa force héroïque à traverser les régions tragiques de l'existence et rejoint ainsi l'asile inviolable où le tragique vient mourir comme un flot sans pouvoir.

Une telle tragédie, toute parée de splendeur héroïque et finalement confondue par les assurances de la conscience religieuse ou morale, est encore très loin de la tragédie racinienne.

* * *

Euripide enjambe les siècles... Aristote appelle Euripide « le plus tragique des poètes ». A juste titre. Il est arrivé à la critique de déprécier la tragédie d'Euripide, en l'opposant à celle de ses aînés comme la tragédie du doute à celle de la foi. Mais le doute du poète à l'égard de la Sagesse divine n'est-il pas justement l'agent le plus sûr par lequel le tragique s'aggrave et s'épure ? Dans l'univers qui se vide de sens, l'isolement de l'homme s'accroît. Y a-t-il des dieux ? Peut-être. Mais ils ne sont que forces arbitraires qui ne se laissent ni calculer ni fléchir. Ni adorer. Quel visage montre le dieu des *Bacchantes* au croyant qui le découvre ? Le visage de la perfidie et de la cruauté — le visage de l'Inhumain. Plus terrible que le mécanisme du destin, parce qu'échappant entièrement à la prise de l'intelligence comme à l'élan des âmes, règne le Hasard. Secoué de durs cahots, sans cesse relancé par les coups du sort de la crainte à l'espoir, de l'allégresse à la prostration, l'homme vient buter absurdement contre la mort ou choir par accident dans la félicité. Et en même temps que se dérègle autour de l'individu l'univers anarchique, des profondeurs de son être montent des forces irrationnelles qui envahissent le champ de sa conscience — passions ingouvernables, pièges du désir, merveilleux appas du bonheur qui rendront plus affreuse la chute dans le noir. Le vieux rêve humain — s'accomplir dans l'amour —, paradis le plus

beau et le plus fermé, se précise avec Euripide — ébauche exacte de l'unique rêve racinien.

Parfois pourtant, au hasard des impulsions et des circonstances, un bonheur imprévu s'échafaude, le désastre d'une vie se renverse en une réussite brève. La tragédie sinistre d'Euripide a ses brusques échappées, ses coups de lumière fulgurants. Tendresse des adieux d'Alceste au mari qu'elle décharge de la mort ; fusée de joie du sacrifice d'Iphigénie offerte toute entière, âme et corps, à la gloire de son père et au salut des siens ; mystiques entretiens d'Hippolyte et de sa sainte au delà de l'amour terrestre — autant d'accomplissements parfaits de la créature condamnée. Médée elle-même qui, pour assouvir sa fureur de domination, choisit de tuer ses enfants, goûte encore, dans la victoire atroce qu'elle remporte sur Jason, la joie d'un achèvement. Le dernier obstacle que rencontre dans le drame antique le flux de l'horreur tragique au moment où, toutes valeurs morales et religieuses renversées, il atteint pour l'anéantir la créature humaine isolée, c'est une espèce d'élasticité de l'âme humaine capable de rebondir vers la vie, — c'est, au fond de l'individu qui ne veut pas périr, un culte secret voué à deux génies — les deux seuls que connaisse Euripide — la passion et la chance. Avant de le détruire, lui procureront-ils, dans la haine ou l'amour, la plénitude de l'existence ? Accomplissement hasardeux : dernier refuge du poète contre le désespoir tragique.

* * *

Euripide, « le plus tragique des poètes »... Racine a-t-il rêvé sur ce superlatif ?... Monde implacable, où la condamnation portée par on ne sait qui contre l'homme reste désormais sans appel, la tragédie racinenne, sous le ciel poétique le plus tendre, dessine du trait le plus inexorable l'épure du tragique exemplaire. Tout ce qui, dans le drame antique, — action divine, grandeur héroïque, élan de l'âme —, contribuant à la perte de l'homme, lui ménageait cependant au sein de la catastrophe un répit de sérénité, une compensation de joie, toutes les forces qui composent en un équilibre instable de biens et de maux notre ordi-

naire destinée, semblent dans la tragédie racinienne se concerter contre la créature et conspirer à sa seule destruction.

Les dieux — je ne touche qu'à la tragédie profane — ne frappent plus du haut des cieux. Ils n'apparaissent plus sur la machine du théâtre, menaçants ou consolateurs, à leur balcon de nuages. Au ciel racinien, — ce Ciel qu'on invoque de faibles vœux, auquel on rend d'ironiques actions de grâces —, pour être tragique il suffit d'être vide, de n'être plus — figure de style — qu'un autre nom de l'Absence. Dépossédés du trône du monde, où le héros antique pouvait encore rendre hommage à leur grandeur, les dieux ont élu un autre séjour non moins redoutable à l'homme : c'est dans sa chair et son sang qu'héritiers de l'antique fatalité, ils exercent bassement leur pouvoir... Comment Phèdre se déferait-elle de ce dieu qui lui colle à la peau ?

La vertu sauvait la Phèdre antique du désespoir ; l'honneur de son nom était une armature qui la tenait debout jusque dans le crime. Loi morale, considération sociale, ces deux brancards entre lesquels avancent cahin-caha nos communes vies, manquent au héros racinien. Ou plutôt la morale et la société s'appliquent à parfaire les instruments de son supplice. La conscience morale est en Phèdre un mal sans grandeur et sans remède. Dénonçant l'esclavage de la passion tout en en redoutant la volupté, elle laisse Phèdre écartelée entre l'impossible libération et l'assouvissement défendu. Dans le cœur d'Iphigénie l'éducation a monté une autre machine infernale. L'obéissance au roi son père lui interdit la révolte où se soulageait dans les larmes l'amour de la vierge antique pour la vie ; le respect des convenances la prive de la joie exaltante du sacrifice orgueilleusement offert. Dans cette jeune fille toute pétrie de décences, Racine a poussé à l'aigu le tragique d'une vie qui, prise dans les rouages de la raison d'état, est assez bien éduquée par la société qui la tue pour se retenir de crier.

Vertu, révolte, orgueil — toutes les prises auxquelles le héros antique se raccrochait dans sa chute, tout cède à la pesée du tragique. Tout est abîme au héros racinien. Livré à la pure anarchie du cœur — tous les mouvements, bons ou mauvais

(si ces mots ont encore un sens) de sa personne, la sensualité et la tendresse conjurées, la jalousie tout à la fois lucide et aveugle, la trompeuse sécurité des cœurs engagés, les devoirs et les pièges de l'empire, et la mort sur les lèvres aux premiers vers du rôle, et au fond du cœur quelque caprice ennemi de soi-même — qui sait ? — cinquante mètres de trop dans les détours d'un sérail — tous les sentiments, toutes les circonstances se précipitent soudain en une parfaite convergence vers la catastrophe tragique, vers la séparation de ce qui veut être uni, vers la rupture et vers le meurtre. Et si, par grâce unique, la fortune et l'amour s'accordent pour couronner une vie, ce prince au comble de la félicité, un ennemi vient le rejoindre et le frapper — et c'est lui-même.

Ainsi se compose l'image tragique la plus pure et la plus désolée de la condition humaine. Tragédie de la solitude entre le ciel bouché et l'autre créature inaccessible. Désert absolu. Et comme dans le désert, des voix et des visions se lèvent et peuplent un instant l'étendue — rêves d'un cœur qui ne demande qu'un autre cœur, quotidienne nouveauté de la personne aimée, cantique des cantiques de l'amour partagé — îles enchantées, calmes étangs de la tragédie racinienne, mirages qui se défont dans le silence et dans la nuit. Toutes les chances de l'univers se refusent, les mots les plus ouverts et les plus pleins se renversent et se referment — énigmatiques.

Mon unique espérance est dans mon désespoir.

* * *

Une telle image de la vie est-elle tolérable ? Il ne semble pas que le poète qui l'a conçue ait pu la soutenir longtemps. Mais il était poète. Poésie — recours suprême, et qui n'a pas manqué non plus à l'âme antique. « Si Zeus nous a fait une cruelle destinée, c'est afin que nous devenions matière à poésie pour les hommes de l'avenir. » Ainsi parlait étrangement dans l'*Iliade* la plus belle des femmes au plus noble des héros.

Tragédie : dure connaissance de la vie. Poésie : justification de la vie ?

André Bonnard.